

LES CHANTIERS DE LA COLONISATION : L'ARCHITECTURE, L'URBANISME ET LA CRÉATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE DANS LES COLONIES ITALIENNES 1869-1943

MIA FULLER

*Mia FULLER a soutenu, en décembre 1994, à l'Université de Californie de Berkeley, une thèse en anthropologie **Colonizing Constructions : Italian Architecture, Urbanism and the creation of Modern Society in the Colonies, 1869-1943**, sous la direction de Paul Rabinow.*

La thèse traite de la représentation de soi par l'Italie telle qu'elle est officiellement consacrée par l'architecture et l'urbanisme dans les principales villes d'Erythrée, de Somalie, de Libye, d'Éthiopie et des îles du Dodécanèse qui toutes, à des dates différentes, ont été des colonies italiennes entre 1869 et 1943. Jusqu'à une époque récente, cette période de l'histoire de la colonisation italienne, de la planification urbaine et de l'architecture moderne a fait l'objet de peu de travaux universitaires. Ce thème est particulièrement pertinent pour comprendre les articulations spécifiques, dans le contexte italien, entre le colonialisme, la modernité et la nationalité. L'architecture permet, en effet, une lecture originale des cultures symboliques et matérielles : les constructions sont les signes et les

manifestations les plus tangibles et les plus durables d'une occupation coloniale.

Un des objectifs de la thèse est de démontrer que le colonialisme était, pour les nationalistes italiens, un moyen de construire leur propre identité.

Dans les domaines public et gouvernemental, l'architecture coloniale fut pensée pour rendre compte du degré de civilisation auquel était parvenue l'Italie, et, tout particulièrement après l'occupation de Tripoli de Libye, fut utilisée comme un moyen pour conférer une certaine visibilité au nouveau statut de l'Italie. Le régime italien espérait que les autres nations européennes prendraient acte de cette représentation donnée de lui-même et, partant, de sa nouvelle respectabilité et de sa modernité.

Plus tard, au-delà de la représentation de soi-même, les urbanistes s'impliquèrent dans la mise en place d'un contrôle direct et le plus efficace possible des populations, au travers de la ségrégation et de la régulation des flux. Leurs écrits montrent qu'ils n'avaient pas renoncé, en tant qu'urbanistes, à une reconnaissance européenne. Néanmoins, ils accordèrent une attention nouvelle à l'exercice d'un pouvoir autoritaire sur les colonisés grâce à la planification urbaine, combinant l'efficacité avec un recours mesuré à la violence physique.

En dépit de leurs différences apparentes, ces deux

phases trouvent un dénominateur commun dans le *narcissisme colonial*, principale motivation des colonialistes. Des historiens, entre autres, ont attesté des excès des Italiens dans leurs colonies¹. On ne saurait nier les effets néfastes, voulus ou non, de l'occupation italienne ; cependant, dans l'ensemble, les préoccupations des Italiens étaient de construire, pour eux-mêmes, une identité nationale moderne et leur politique, à vrai dire, était rarement conçue en fonction du colonisé. Le discours de l'expansionnisme italien doit davantage être compris comme un puissant imaginaire colonial axé sur les modalités de transformation des Italiens par le processus de colonisation, donnant corps à l'idée selon laquelle l'entreprise coloniale renforcerait directement la nouvelle Italie.

Au regard du contexte européen, l'unification italienne est intervenue tardivement (1870) ; aussi, une des préoccupations les plus constantes inhérente au discours expansionniste tenait au risque de colonisation de l'Italie elle-même : à défaut de se moderniser, les Italiens risquaient d'être colonisés - au moins économiquement et culturellement si ce n'est militairement² - par les nations européennes plus avancées. Lors des premières conquêtes coloniales, l'Erythrée (1885) et la Somalie (1896), cette inquiétude se traduisait surtout par des efforts en vue de promouvoir une colonisation de peuplement au profit d'agriculteurs qui ainsi pourraient émigrer vers des terres italiennes plutôt qu'étrangères. La prise de Tripoli en 1911 a permis de réaliser un souhait de longue date - celui de posséder une colonie en Méditerranée - contrarié en 1881 par l'établissement du Protectorat français en Tunisie, pays que les Italiens considéraient comme leur. En ces circonstances, la valeur symbolique du colonialisme acquit une nouvelle dimension : la Tripolitaine et la Cyrénaïque (malgré leurs différences sur les plans géographique et culturel) avaient fait partie de l'empire romain ; cette référence historique servait aux Italiens à faire valoir le droit à un héritage impérial. Ils ressuscitèrent l'ancienne appellation Libye pour dénommer leur nouvelle colonie, dont le territoire incluait également le Fezzan.

TRIPOLI ET L'ARCHITECTURE COLONIALE

L'idée selon laquelle la Libye doit appartenir aux Italiens dans la continuité de l'héritage romain en Cyrénaïque et Tripolitaine a pesé dans les débats relatifs aux formes appropriées de l'architecture coloniale. En Erythrée et en Somalie, l'architecture italienne n'avait pas été pensée. Mais avec l'annexion de la Libye et la place de plus en plus grande prise par l'architecture, à l'échelle internationale, comme répertoire de la modernité, toute construction par et pour les Italiens en Libye devenait une question majeure³ mettant en jeu une représentation de soi suivant les canons modernes internationaux. Les années 1910, avant que l'administration coloniale ne contrôle la spéculation foncière et la construction individuelle, donnèrent lieu à un ensemble de nouvelles constructions non réglementées, dont un bon nombre présentaient des façades néo-mauresques semblables à celles des constructions françaises dans les villes maghrébines avoisinantes. C'est dire le peu d'intérêt pour les formes esthétiques locales. Durant cette période, de nombreux bâtiments publics reflétaient les tendances architecturales prévalant en Italie à ce moment là⁴, sans chercher à les adapter au contexte local.

En 1921, le premier gouverneur fasciste de la colonie, Giuseppe Volpi di Misurata, procéda au recensement officiel des monuments locaux⁵. Les Italiens privilégièrent les vestiges de l'occupation romaine, et n'accordèrent, dans l'ensemble, que peu de valeur aux vestiges de cinq siècles de règne ottoman et qaramanli. A cette époque, fut dressée la liste des bâtiments "digne d'intérêt", et un grand nombre d'entre-eux firent l'objet de programmes de préservation. Durant la même période, les particuliers et le gouvernement continuaient à construire sans tenir compte de l'esthétique locale et sans plan d'action concerté.

Ce ne fut qu'en 1929 que le souci d'une architecture coloniale appropriée apparut dans le discours italien, que ce soit au sein du gouvernement local de Tripoli ou dans les journaux d'architecture⁶. Principal référent dans les débats de l'époque, Tripoli continua à s'imposer pendant des années auprès des

modernistes dans les articles de divers journaux coloniaux ou spécialisés. Le problème qu'ils tentaient de résoudre était de savoir comment signifier tout ce qui avait besoin de l'être, au travers d'orientations stylistiques, tout en créant une architecture "conforme" aux principes fonctionnalistes (c'est-à-dire Rationalistes). Il rejetaient à la fois le style néo-mauresque et l'imitation de l'architecture classique qui avait inspiré si fortement les constructions de Tripoli. Pourtant, créer une architecture coloniale fonctionnelle impliquait, à certains égards, de se rapprocher du style local. Comment, dès lors, souligner la grandeur du fait national italien tout en pouvant donner l'impression d'imiter des formes de "civilisation inférieure" ? Le problème, dans une large mesure, trouva une solution davantage rhétorique que pratique par une (re)définition de la maison arabe traditionnelle dont l'origine se situerait sous l'occupation romaine. Ainsi, on la rendrait vraiment italienne, ou éternellement "méditerranéenne" (notion qui suggère une préfiguration du modernisme).

ADDIS-ABEBA ET LA PLANIFICATION URBAINE

En Afrique du Nord, comme dans le reste des sociétés du Bassin méditerranéen, les planificateurs italiens se sont trouvés confrontés à un tissu urbain préexistant particulièrement dense. Sans s'engager dans des politiques de destruction ou de réaménagement comme celles des Français au siècle précédent⁷, ils ont immédiatement agi pour promouvoir et contrôler les nouvelles villes qui s'étaient développées à proximité des cités fortifiées⁸. A l'instar des autres centres urbains, Tripoli et Benghazi devinrent des cités duales. Cette caractéristique ne tenait pas, du moins dans un premier temps, à la race ou à l'ethnicité, mais à un besoin pratique d'occuper l'espace disponible.

La ségrégation *per se* comme finalité de la planification urbaine ne devint un thème majeur que tardivement. A partir de 1934, une soudaine profusion d'articles et d'ouvrages ayant pour sujet l'*urbanistica* (la planification urbaine) apparut en Italie. En 1936,

avec la conquête de l'Ethiopie, les planificateurs italiens avaient à leur disposition un site très différent de ceux d'Afrique du Nord, caractérisé par un tissu urbain préexistant à la fois très récent et discontinu. Ils n'accordaient aucune valeur à ces formes locales dans la mesure où elle ne portaient aucune trace d'un contact antérieur avec les ancêtres des colonisateurs italiens. Ainsi ils ont qualifié de "nouvelles" plusieurs villes déjà anciennes, manière d'effacer complètement la civilisation et l'architecture locales⁹.

La question du style architectural cessa d'être à l'ordre du jour ; une planification urbaine, inspirée principalement par le critère racial, s'y substitua. Cette transformation des centres d'intérêt, du modèle architectural à la planification urbaine, impliquait aussi d'autres changements. Les planificateurs parvinrent à utiliser les constructions comme un instrument de pouvoir politique et de contrôle social, méthode autrement plus efficace qu'une politique préoccupée par le style architectural. L'*urbanistica* était envisagée comme une science qui permettrait une intervention "thérapeutique" directe au sein des sociétés coloniales et italiennes. Dans les colonies, cette vision était d'autant plus prometteuse qu'aux yeux des planificateurs les possibilités de restructuration des villes et de régénération de la communauté politique italienne y étaient beaucoup plus grandes qu'en Italie.

ORGANISATION DES VILLAGES ET CONTRÔLE DES POPULATIONS

La vision coloniale italienne tendant à créer un citoyen italien nouveau et moderne, fut clairement mise en oeuvre dans les villages de colonisation où les colons italiens bénéficiaient d'un soutien étatique. Situés sur les terres fertiles de Libye, d'Erythrée, d'Ethiopie, de Somalie et des îles du Dodécannèse¹⁰, ces villages possédaient des traits communs : un espace public central, des cellules du parti fasciste et une église. En Libye, plusieurs villages furent aussi édifiés pour les Musulmans. Construits au milieu des années 1930, ils constituaient une riposte directe aux rebelles qui harcelèrent les forces d'occupation italiennes pendant vingt ans, et qui furent considérés

comme entièrement "pacifiés" après 1932. Outre l'annexion du pays par l'Etat italien, ils traduisaient une certaine allégeance symbolique si ce n'est réelle, de la population libyenne. Officiellement, ces villages étaient marqués, à dessein, du sceau de l'islamité : ils comportaient de longues arcades peu élevées avec pour point culminant un minaret. Alors que le régime fasciste présentait ces villages comme l'expression officielle de sa "tolérance" à l'égard des Musulmans, force est de les considérer comme la manifestation d'une surenchère pour le contrôle des populations autochtones.

LES POPULATIONS COLONISÉES

Les décisions architecturales prises dans le contexte colonial révèlent en filigrane la diversité des politiques de l'Italie envers ses différentes colonies. Contrairement aux villages libyens pourvus de minarets, ceux créés par les Italiens en Afrique Orientale se caractérisaient par de monotones alignements de huttes indifférenciées, dépourvus d'espace public central et de toute expression des particularismes ethniques ou religieux. Quant aux villages de colonisation destinés aux Italiens, essentiellement en Libye et dans les îles du Dodécannèse, ils relevaient des mêmes principes que la *città nuove* construite durant la même période en Italie. Sur cette base et sur celle de considérations culturelles, juridiques et scientifiques, la thèse décrit les types d'attitudes envers les différentes populations coloniales. Dans cette perspective, il apparaît que les Italiens considéraient les Libyens, avec qui ils partageaient à la fois une histoire et une géographie communes, comme un peuple capable de parvenir à un certain degré de civilisation et, ainsi, susceptible d'être domestiqué. En revanche, ils considéraient les habitants d'Afrique Orientale, en dépit de leur diversité ethnique et religieuse, comme un ensemble indifférencié de "Noirs" ne possédant aucun attribut culturel significatif d'un degré de civilisation. Ces constructions culturelles variaient en fonction des aspirations nationales italiennes : les sociétés avec lesquelles les Italiens s'identifiaient, pour maintes

raisons, furent considérées comme plus "civilisées", trait que l'on retrouve dans la rhétorique urbanistique et architecturale. Les populations nomades furent perçues comme moins civilisées et moins respectables que les sédentaires, tandis que le sentiment d'altérité joua moins à l'encontre des Musulmans libyens que des Musulmans somaliens¹¹.

L'urbanisme et les représentations culturelles se soutenaient mutuellement : les conceptions des "races" et des "cultures", tant en ce qui concerne les Italiens que les populations colonisées, trouvaient une représentation symbolique dans l'architecture ; les immeubles, et notamment leur conception d'ensemble, renforçaient les distances politiques entre les Italiens et les populations locales. Par là, les pratiques architecturales et de planification urbaine contribuaient, à des degrés divers, à légitimer la domination du régime colonial italien vis-à-vis des populations colonisées et du nouveau citoyen italien.

REPRÉSENTATION DE SOI

La hiérarchie des populations colonisées n'a aucune signification sans les Italiens, dans la mesure où ce sont eux qui donnent son orientation à leur échelle de représentation. Dans cette perspective, il convient de considérer les Italiens eux-mêmes comme une des populations cible des techniques coloniales. Le narcissisme du colonialisme italien procède directement du besoin de soumettre à de nouvelles normes, en cours d'élaboration, des sujets considérés comme pré-modernes ou pré-nationaux - des individus dépourvus de droits civiques, devant être façonnés par le moule étatique, vivant le plus souvent hors d'un logement civilisé et habitant de préférence des huttes de paille ou des cavernes. Parmi toutes les populations à coloniser, les Italiens étaient véritablement, pour les colonisateurs, la plus problématique.

La réflexion sur l'architecture coloniale italienne doit aussi englober les réalisations de la colonisation destinées aux Italiens en tant qu'Européens. Sous cet éclairage, il faut considérer les constructions de Rhodes. Cette dernière et ses îles environnantes ne furent pas perçues, sur le plan architectural, dans un

rapport d'altérité. L'émigration de la population turque, engagée sous l'occupation italienne en 1912, s'était achevée lors des échanges de population avec la Turquie en 1923. La minorité juive et les Grecs restèrent jusqu'à cette date. Une ancienne ville fortifiée fut bientôt concurrencée par une ville nouvelle construite par les Italiens. Rhodes contraste avec l'oeuvre italienne à Tripoli. L'une et l'autre reçurent le statut de possession méditerranéenne ; elles furent occupées en même temps et pour une durée identique. Cependant, à Tripoli, certaines des réalisations architecturales traduisaient (même de manière maladroite) une prise de conscience de la différence locale - explicitée à travers un faux style néo-mauresque ou s'inspirant des pratiques locales ; ce n'était absolument pas le cas à Rhodes. Presque toutes les nouvelles constructions de l'île s'inscrivent dans la continuité des réalisations effectuées en Italie à la même période. Pour certains édifices publics de Tripoli, le recours à des images romaines sculptées avait pour équivalent, à Rhodes, des réminiscences des formes vénitiennes (les Vénitiens avaient périodiquement occupé un grand nombre de ces îles), affirmant ainsi une européanité face à l'Orient (la Turquie étant en vue de la ville). Mais, dans d'autres îles, le Dodécanèse était appréhendé exactement comme s'il s'agissait d'une terre italienne aspirant à la modernisation. Les autochtones étaient perçus comme leurs semblables par les Italiens, sur la base de la similarité ethnique - *stessa faccia, stessa razza* (même visage, même race) était un slogan opératoire - et de la proximité religieuse. Toutefois, il convient de faire preuve de prudence : une non-reconnaissance de la différence peut aussi ressortir d'un narcissisme sans limite. Les populations locales étaient en fait opprimées par diverses politiques excluant l'expression de leur altérité que ce soit au travers de la langue ou de la religion¹².

Il faudrait mentionner enfin le chantier le plus réfléchi de la période, à savoir l'Exposition Universelle de Rome (EUR) dont le site, implanté hors de la ville en 1937, est aujourd'hui devenu un quartier périphérique et un centre administratif. La conclusion esquissée dans la thèse est que, comparé à tous les autres plans d'ampleur des villes coloniales, l'EUR est le plus abouti et pratiquement le dernier de la période fasciste. L'objectif de ses promoteurs était

d'endoctriner l'ensemble des citoyens, au travers d'un processus de représentation pour eux-même (et pour le reste du monde), d'une nouvelle Italie plus grande que jamais¹³. Le fait que le site de l'EUR demeure, comme un certain nombre de monuments dédiés à Mussolini et à la représentation publique de l'impérialisme fasciste à Rome même, suppose que l'on s'interroge sur la pérennité de nombre de représentations de la période coloniale même si, en théorie, les politiques et la conscience publique s'en sont détournées. Dans la mesure où ces représentations furent considérées comme fortement évocatrices à l'époque, que peut signifier leur survie aujourd'hui?

MIA FULLER

(traduit de l'anglais)

NOTES

¹ AHMIDA (Lai Abdullatif), *The Making of Modern Libya. State Formation, Colonization and Resistance 1830-1932*, Albany, State University of New York Press, 1994 ; DEL BOCA (Angelo) *Gli Italiani in Africa Orientale*, 4 vol., Roma-Bari, Laterza, 1976-1984 ; DEL BOCA (Angelo), *Gli italiani in Libya*, 2 vol., Roma-Bari, Laterza, 1986-1988 ; EVANS-PRITCHARD (Edward Evan), *The Sanusi of Cyrenaica*, Oxford, Clarendon Press, 1949 ; MACK SMITH (Denis), *Mussolini's Roman Empire*, Penguin Books, 1977 ; NEGASH (Tekeste), *Italian Colonialism in Eritrea, 1882-1941. Policies, Praxis and Impact*, Stockholm, Uppsala University, 1987 ; SBACCHI (Alberto), *Ethiopia Under Mussolini. Fascism and the Colonial Experience*, London, Zed Books, 1985.

² Sur le processus simultané de modernisation et de périphérisation en Méditerranée, voir FAUBION (James D.), *Modern Greek Lessons. A Primer in Historical Constructivism*, Princeton, Princeton University Press, 1988 ; et MITCHELL (Timothy), *Colonising Egypt*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

³ FULLER (Mia), "Building Power : Italian Architecture and Urbanism in Libya and Ethiopia", pp. 211-239, in AL SAYYAD Nezar (ed.), *Forms of Dominance. On the Architecture and Urbanism of the Colonial Enterprise*, Aldershot, Avebury, 1992. Pour une description détaillée de l'espace public italien à Tripoli, voir VON HENNEBERG (Krystyna), "Piazza Castello and the Making of a Fascist Colonial Capital", pp.135-150, in ZEYNEP Celik, FAVRO Diane, INGERSOLL Richard (ed.), *Streets : Critical*

Perspectives on Public Space, Berkeley, University of California Press, 1994. Voir aussi FULLER (Mia), "Carlo Enrico Rava, the Radical : First Formulations of Colonial Rationalism", in *Journal Of the Islamic Environmental Design Research Centre*, à paraître.

⁴ Ces tendances sont décrites dans DOORDAN (Dennis P.), *Building Modern Italy. Italian Architecture 1914-1936*, New York, Princeton Architectural Press, 1988 ; ETLIN (Richard A.), *Modernism in Italian Architecture, 1890-1940*, Cambridge and London, MIT Press, 1991 ; MEEKS (Carroll L. V.), *Italian Architecture 1750-1914*, New Haven, Yale University Press, 1966.

⁵ Les décisions italiennes concernant l'actuel tissu urbain de Tripoli sont décrites très précisément dans SANGIOVANNI (Ornella), "La Medina de Tripoli. Dal piano regolatore del 1912 ai lavori del 1936-37", pp.49-61, in *Islam. Storia e civiltà*, 9 (1). Elles sont aussi évoquées dans TALAMONA (Marida), "La Libia : un laboratorio de architettura", pp.62-79, in *Rassegna*, 51 (3), 1992 ; et dans "Città europea e città araba in Tripolitania", pp.257-277, in GRESLERI Giuliano, MASSARETI Pier Giorgio, ZAGNONI Stefano (ed.), *Architettura italiana d'oltremare 1870-1940*, Venice, Cataloghi Marsilio, 1993.

⁶ On trouvera une tentative d'identification des programmes modernistes de l'époque dans VON HENNABERG (Krystyna), "Imperial Uncertainties : Architectural Syncretism and Improvisation in Fascist Colonial Libya", pp.373-395, in *Journal of Contemporary History*, 31 (1996).

⁷ Voir, entre autres, ABU-LUGHOD (Janet), *Rabat. Urban Apartheid in Morocco*, Princeton, Princeton University Press, 1980 ; BEGUIN (François), *Arabisances. Décor architectural et tracé urbain en Afrique du Nord 1830-1950*, Paris, Dunod, 1983, 176p. ; RABINOW (Paul), *French Modern. Norms and Forms of the Social Environment*, Cambridge and London, MIT Press, 1989 ; WRIGHT (Gwendolyn), *The Politics of Design in French Colonial Urbanism*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

⁸ Pour Tripoli, les travaux de M. Talamona soulignent les efforts des italiens dans chaque partie de la ville, *op. cit.* (1992), *op. cit.* (1993) et TALAMONA (Marida), "Addis Abeba Capitale dell'impero", pp.1093-1130, in *Storia Contemporanea*, 16 (5-6), 1985.

⁹ Plusieurs villes d'Afrique Orientale furent, bien entendu, sous leur domination avant 1936, mais ce n'est qu'une fois l'Ethiopie acquise que les Italiens jugèrent nécessaire de rendre prestigieuses leurs possessions d'Afrique Orientale. En 1936, les différents territoires de la région furent incorporés dans l'*Africa Orientale Italiana*, et l'Italie prit le statut d'Empire.

¹⁰ Il y a peu d'études portant sur ces villages. Il ont été abordés dans CRESTI (Federico), "New Towns in the Agrarian

Colonization of Libya", pp.18-39, in *Environmental Design* 8 (9-10), 1990 ; GHIRARDO (Diane), *Building New Communities. New Deal America and Fascist Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1989 ; GRESLERI (Giuliano), "La 'Libia Felix' e i contadini di Balbo", pp.303-311, in GRESLERI et al., *op. cit.*, 1993 ; MARIANI (Riccardo) "Trasformazione del territorio e città di nuova fondazione", pp. 2285-2299, in *Gli annitrenta : Arte e cultura in Italia*, Milan, Mazotti ; MASSARETTI (Pier Giorgio), "La colonizzazione agraria in Africa Orientale Italiana", pp.243-255, in GRESLERI Giuliano et al., *Op. Cit.*, 1993 ; TALAMONA (Marida), "Italienische Agrarsiedlungen in Libyen", pp. 139-157, in HARTMUT Franck (ed.), *Faschistische Architekturen. Planen und Bauen in Europa 1930 bis 1945*, Hambourg, Hans Christian Verlag, 1985.

¹¹ Dans certains cas, les politiques ne prennent pas en compte les considérations culturelles. Alors qu'en théorie les Italiens se sentent plus proches des autres Chrétiens, en pratique, les Grecs orthodoxes des îles du Dodécannèse et les Coptes d'Ethiopie furent les cibles de certaines des menées italiennes les plus oppressives. Dans les deux cas, l'autorité ecclésiastique était aussi une autorité politique, et le gouvernement italien la perçut comme une menace. Voir MARONGIU BUONAIUTI (Cesare), *La politica religiosa del fascismo nel Dodecanneso*, Naples, Giannini Editore, 1979 ; *Politica e religioni nel colonialismo italiano (1882-1941)*, Università di roma, Facoltà di scienze politiche, Giuffrè, 1982.

¹² Cf. note 11

¹³ Voir FULLER (Mia), "Wherever You Go, You are : Fascist Plans for the Colonial City of Addis Ababa and the colonizing Suburb of EUR '42'", pp. 397-412, in *Journal of Contemporary History*, 31, 1996.